

Le culte de la mère

Pr. Fisian hocine (Univ- Oran)

«We came into the world like brother and brother. And
now let's go. Not one before another»
W. Shakespeare. The comedy of errors. Act V

Introduction*

Dans le monde arabe, la femme constitue le lieu où des valeurs particulières sont onstamment réaffirmées comme différentes : statut relatif du sexe féminin, obéissance, autorité, soumission. Elle est le lieu privilégié où peuvent être repérées les spécificités essentielles sur lesquelles s'étayent des manières d'être propre à cette aire culturelle. La question de la femme revêt une importance particulière parce que les pratiques et les représentations qui s'y attachent, déterminent non seulement la constitution de l'identité de la femme et sa socialisation mais aussi celles de l'homme. Parler de la femme c'est assurément parlé de ses rapports avec l'homme. Homme et Femme sont intimement liés pour le meilleur et pour le pire.

Mais avant d'être saisi à travers des notions et des catégories, toute personne est à repérer par rapport aux structures culturelles qui l'enveloppent depuis sa naissance. C'est le contexte culturel qui en dernière instance ordonne et répartit les comportements, qui structure et oriente l'expérience humaine, qui règle les rapports humains, qui enracine les personnes dans une place qui les fait reconnaître. Personne et culture s'éclairent l'un par rapport à l'autre. Les considérer dans leur interaction permet d'obtenir des révélations sur une structuration

* Résumé:

Le culte de la mère constitue une des clefs maîtresses pour comprendre la structuration mentale des hommes et des femmes dans la culture arabe. Cet article se propose de montrer comment la femme née dans un contexte qui lui est défavorable, arrive par la maternité à avoir un réel statut sacré.

Mots clefs: Femme, mère, fils, culpabilité, dette, éternels adolescents, identité

mentale qui resterait cachée si on les considérait d'une manière dichotomique.

Examiner la condition de la femme c'est évidemment s'engager dans un débat idéologique sur une question qui intéresse tout un chacun. Ma propre identité masculine s'exprimera nécessairement aussi bien dans la façon d'aborder les problèmes soulevés que le choix même de l'objet de cet article. Loin de nier ma propre implication, je me considère comme partie prenante étant entendu qu'en parlant d'une dimension de la femme dans ses rapports avec les hommes, c'est aussi de moi que je parle. Reconnaître cette subjectivité me semble un pas important dans l'effort d'objectivation dès lors qu'il y a une volonté de faire oeuvre scientifique, d'apporter objectivement quelques faits sur des processus concernant la

construction d'un rôle associé à un sexe.

De la dépendance à l'indépendance:

Il peut paraître paradoxal de parler du pouvoir féminin dans une société que l'on définit communément comme étant une société patriarcale. Décrire la femme en lui associant des

attributs de pouvoir et d'autorité peut paraître quelque peu offensant dans un pays où les femmes se battent parfois au prix de leur vie, souvent pour leur dignité et pour que leur soit reconnu le droit d'adulte, d'individu autonome.

C'est justement parce que la femme évolue dans un système idéologique défavorable et où la question de la prééminence de l'homme est régulièrement rappelée qu'elle nous offre une

situation privilégiée de comprendre comment une personne humaine née dans contexte qui la condamne à rester subordonnée, cherchera toujours à se mettre dans des situations stratégiques pour obtenir une position forte. Non pas pour s'adapter aux autres mais pour dépasser ou battre un système social, pour se définir et se réaliser en tant que sujet.

En effet le but de tout un chacun dans l'évolution de la vie, est de passer de la dépendance à l'indépendance, de l'aliénation au pouvoir. Tel est le trajet de croissance expliquée par toutes les théories de psychologie du développement. Un individu ne peut exister en tant que sujet - et il mettra tout en oeuvre pour y arriver- que s'il entre dans un champ de pouvoir. Le pouvoir

est une dimension fondamentale de toute relation où tout individu va dépendre au moins partiellement de l'autre dans la construction de son identité. « L'accès à des sources de pouvoir

et l'utilisation effective de ces possibilités, se révèlent comme une pré condition non seulement à tout rapport à l'autre mais aussi de tout processus de personnalisation, d'accès à l'identité» (M. Crozier, 1977).

Nous naissons dans le collage.

Nous naissons garçons et filles. Cette différence anatomique est objective, matérielle et irréfutable. De cet écart de nature, l'histoire humaine surimprime une division conceptuelle, orientée qui est le support majeur des systèmes idéologiques où le masculin est dominant.

L'idée même d'une division suppose en elle même un lien qui lui est préexistant. On ne peut séparer effectivement que ce qui est lié et inversement. Au niveau religieux, il est dit textuellement que l'homme et la femme relèvent d'une même réalité, d'un même lieu. Allah a créé d'un seul être Adam et son épouse. Eve logeait dans Adam avant qu'elle ne s'en sépare dans la différence. Cette unité originelle a incité Hallaj à voir dans le désir d'amour le lien de complétude dans lequel nous nous trouvions lorsqu'il écrit que l'homme cherche dans la femme son unité perdue et la femme cherche en l'homme sa planète perdue. La mythologie Grecque pour sa part, rapporte l'existence d'une espèce humaine où homme et femme étaient collés avant qu'ils ne soient sur l'ordre de Zeus, coupés en deux « Eros, écrit J.P. Vernant, c'est la nostalgie de notre unité perdue. Chacun recherche cet autre lui-même, cette moitié symétrique, ce double exact de soi qui accolé de nouveau à la demi portion que nous sommes devenus (...) nous restituerait cette entière complétude cette totalité achevée que nous avons connues à l'origine» (J.P. Vernant, 1972). La dualité sexuelle précède l'unité sexuelle

Nous naissons dans le collage. C'est de leur coupure d'un lieu commun qu'homme et femme tirent leur raison d'être. L'écart donc ne va pas de soi. Il vise à fabriquer la séparation. L'enjeu est donc de fabriquer l'altérité. L'autre sexe est une invention nécessaire permettant d'échapper à la confusion.

Nous pouvons comprendre la représentation de la femme et la représentation de l'homme comme un ensemble de règles institutionnelles permettant de fabriquer la division. Les représentations émanant de ces règles permettent de mettre une distance entre l'un et l'autre donc de créer des limites obligeant les êtres à se situer. Cette valence différentielle exprime un rapport hiérarchisé, couplé à un système de valeurs

opposées positif/négatif, supérieur/inférieur, dehors/dedans...Ainsi d'une différence anatomique matérielle des sexes, on aboutit à la hiérarchisation, à la catégorisation en opposition de type binaire c'est à dire à la valorisation ou à la dévalorisation de ces catégories selon qu'elles sont appliquées au masculin ou au féminin. «Les rapports qui règlent la communication entre féminin et masculin, ne sont jamais naturellement fondés car si elles l'étaient, il ne pourrait y avoir toutes ces variantes entre les sociétés. Le régime serait uniforme. Le recours à la vérité biologique correspond à une illusion du naturel qui est en contradiction totale avec la définition du fait social lequel n'est jamais que le résultat des règles arbitraires que les hommes se donnent.» (F.Héritier, 1996).

Femme et Islam

Dans l'aire arabo-musulmane, les catégories de genre, les représentations de la personne sexuée relèvent d'une démarche d'extrapolation non seulement historique et sociale mais aussi à partir du texte sacré, le Coran. Ainsi dans la Sourate de la Génisse, il est écrit: « les hommes sont supérieurs aux femmes et ont autorité sur elles du fait de la prééminence que Dieu leur a accordé et du fait des dépenses qu'ils font de leurs propres deniers.»

Cependant on peut aussi relever aussi des dizaines de versets qui ont pour objet la situation de la femme à divers stades de sa vie, l'organisation des relations entre homme et femme où l'on ne note aucune ségrégation sexuelle. Il n'y a point de ségrégation dans l'habilité civile et les droits sociaux tel le droit à l'instruction, point de ségrégation non plus dans le domaine politique tel que le droit au vote, le droit à la députation et le droit à l'expression de l'opinion.

Qu'en est-il de la condition féminine traditionnelle en Algérie ? Beaucoup de pratiques sociales révèlent un attachement à tout l'héritage culturel musulman y compris à la tradition qui se sont ancrés à travers des siècles dans le comportement social. A bien des égards ce n'est pas tant l'islam qui conditionne la représentation actuelle de la femme mais bien plutôt la

représentation actuelle des musulmans qui conditionne l'expression de l'islam. Cette expression est historique et l'histoire pèse et perdure.

Il n'y a pratiquement pas dans le système traditionnel d'autre rôle institutionnalisé imparié à la femme que celui de la mère. Quand on pense par exemple à la nomination privilégiée de la jeune fille à savoir Fatima, on comprend mieux l'enjeu qui se trame derrière chaque naissance féminine. Le prénom Fatima vient du mot fathama qui veut dire sevrer. Cette nomination porte en elle-même un souhait qui trace un trajet de vie espérée. En la nommant ainsi c'est comme si on souhaitait à la petite fille naissante qu'elle vive, qu'elle grandisse, qu'elle se marie, qu'elle enfante, qu'elle élève ses enfants jusqu'à leur autonomie.

Une telle nomination signe en fait un destin. Le processus de la femme est tracé. Elle passe d'abord par une position de fille de, ensuite à une position d'épouse de et enfin à une position de mère de. La finalité d'être pour une femme est donc d'être une mère. La femme se personnalise en devenant mère. Etre de sexe féminin ne se définit donc en dernière instance ni par la trace de la différence anatomique, ni par l'appartenance à un groupe mais par un processus capable de la faire passer d'une période à une autre, d'un statut à un autre dépendant d'un autre.

Si tel est le destin de la femme on conçoit dès lors qu'il est d'un intérêt vital pour elle de nourrir des liens étroits avec son enfant. Sa position de mère va être évaluée par rapport à la solidité des liens qu'elle entretient avec sa progéniture. C'est la naissance d'un enfant qui lui donne sens et valeur. Quel peut être le sort d'une femme non mariée et sans enfants? Elle n'a d'autres perspectives que d'être une charge indésirable et inopportune traînant chez ses parents puis chez ses frères. Avoir des enfants est l'élément fondamental de la sécurité pour une femme. La maternité est une protection, une assurance vie. On réalise alors pourquoi dans d'autres cultures, la mère éduque son enfant dans la perspective d'une séparation, d'une autonomie alors que dans l'espace arabo-musulman au contraire, elle élève son enfant dans l'obsession d'un détachement vécue comme une amputation de soi, comme une perte de la partie la plus importante de soi.

Le culte de la mère

Le culte de la mère constitue une des clefs maîtresses pour comprendre la personnalité des hommes et des femmes dans cette zone culturelle. Ce culte est légitimé par la parole de Dieu. L'adoration que le fils doit porter à sa mère fait l'objet de plusieurs versets. Même à l'âge adulte, la relation mère – enfant ne doit ni être rompue ni s'atténuer en intensité. Cette

relation fonde même les rapports conjugaux. L'épouse parlant de son époux dira: « le père de mes enfants »

Dans notre société, l'arrivée d'un enfant provoque une forte atténuation du rôle d'épouse et inversement un fort investissement du rôle maternel. Etre mère signifie plus avoir un enfant que de vivre avec un homme. Les rapports entre la mère et son enfant sont très étroits surtout pendant les deux premiers mois où le temps de la mère est totalement absorbé par son enfant. L'enfant partage la chambre des parents et au moindre malaise la mère prend le bébé contre elle et ce dernier passera la nuit dans le lit des parents entre père et mère. C'est une relation corps à corps. Le rapport physique qu'entretenait la mère avec son enfant pendant la grossesse, se transforme en lien affectif après l'accouchement. La mère se garderait bien de couper ce cordon psychique. Ainsi l'enfant occupe une place de prolongement de sa mère, une sorte d'appendice, une sorte de prothèse.

La relation mère – enfant est nettement plus prégnante que la relation père – enfant. Dans les moments difficiles, en situation conflictuelle avec son époux, c'est sur son enfant que la mère va s'appuyer. Quand le conflit s'installe la relation vire à la coalition et à l'exclusion du père. Ce lien fondera les rapports privilégiés entre mère et enfant que ce dernier gardera tout au long de sa vie. L'équivalence de l'affectif et de l'utérus est admise juste dans la parole du prophète et même du figh. El Bohari rapporte qu'un homme vint voir l'Envoyé d'Allah (à lui la bénédiction et le salut) et dis: « O Envoyé de Dieu, qui a plus de droits quand aux bonnes relations à entretenir avec quelqu'un? ». « Ta mère » répondit il. « Et ensuite, qui? » « Ensuite ta mère » dit il encore. « Ensuite qui? ». « Ensuite ton père ».

Pas plus qu'elle n'introduit le père dans sa relation symbiotique avec son fils, la mère fera aussi échec à tout attachement affectif à une autre femme. On ne peut pas préférer une femme à sa mère. L'amour pour toute femme en dehors d'elle est vu négativement. Par contre aimer et surtout donner des preuves d'amour à sa mère est très valorisé. Culturellement on encourage l'homme à continuer à aimer celle qui lui est interdite, sa mère, et on ridiculisera toute tentative visant à opérer un transfert de ses affects sur la femme avec qui il coite: « Là où la mère est proche, la relation à la femme est distante» (G.Roheim,1970). C'est avec toute son

autorité morale que la mère diffusera l'image négative de la femme "femme fatale, la femme qui détourne l'homme du droit chemin, femme par qui le malheur arrive". Toutes ces images seront étayées par des histoires imaginaires transmises sur le mode du vécu.

La mère participe activement à l'idéologie dominante masculine. La représentation négative des femmes, est paradoxalement en partie aussi une affaire de femmes contre des femmes. L'image négative que les hommes ont de la femme et du pouvoir de son sexe, est une image diffusée aussi par la mère. Une femme creuse le sillon de la misogynie.

Une autre observation qui marque l'emprise de la mère sur l'enfant consiste à exercer un contrôle sur son entrée dans le système de reproduction. Les expressions: «je me marie pour ma mère» ou «je n'ai pas pu me marié avec celle que j'aime» sont courantes. C'est le fils qui lui accorde cet étonnant pouvoir de désigner, de choisir celle qui sera sa femme ou au contraire de refuser son choix personnel. Le rôle de la mère n'est donc pas seulement de procréer, ni seulement d'éduquer mais aussi de jouer un rôle actif dans la sélection, ce qui est un pouvoir indéniable. Lewis Straus a bien montré que le système de reproduction est le trait principal de toute communauté. Toute analyse des rôles sexuels doit partir de là et finir là. C'est pourquoi l'anthropologie a eu raison de concentrer ses recherches sur la structure de parenté. Chaque génération doit reproduire une autre génération en laquelle elle se reconnaît.

Pour Mernissi: « Le mariage qui dans la plupart des sociétés, est investi d'une sorte de fonction rituelle initiatique permettant au fils de se libérer de sa mère, est dans la tradition musulmane, un rite qui renforce l'emprise de la mère» (F.Mernisi, 1983). Le lien étroit tissé dans l'ombre de l'enfance, unira toujours de façon indélébile le fils à sa mère. Celle – ci intensifiera ses pressions sur son fils à tel point que la jeune épouse percevra très rapidement qu'elle a épousé un homme fortement aliéné à sa mère. Dans un mariage traditionnel une femme n'épousera jamais que le fils d'une autre femme. C'est une relation triangulaire. Il s'agit d'un oedipe culturel. L'homme est entre deux femmes. Il est à la fois époux et fils. Il devra développer des stratégies de liens à partir des statuts et des places diamétralement opposés. La mère a l'obsession angoissante que la femme lui vole son fils. Inversement la femme perçoit que son époux lui échappe au profit de sa belle mère.

Pour que le mariage tienne, l'époux devra développer des conduites de grâces envers sa mère, lui donner des preuves d'affections et de reconnaissance. L'épouse quand elle doit lâcher le combat, se montrer obéissante, soumise à la belle mère et à toute la famille d'accueil et enfin et surtout ne pas se fixer à l'époux.

La mère a un pouvoir d'obstruction dans la relation conjugale. L'épouse sait que l'homme préfère le lien avec sa mère. En situation conflictuelle, pour garder sa mère, l'homme préfère divorcer de la mère de ses enfants. L'homme est plus le fils de sa mère que le père de ses enfants et/ou époux d'une femme. Dans ces conditions quelle place accordée au père si le père se place de lui-même dans une lignée, si lui-même se place comme fils de?

Les divorces et les remariages répétés sont fréquents dans le monde arabe. S'ils paraissent à première vue un signe de la prééminence masculine, il me semble traduire- quant à moi l'incapacité de l'homme à quitter sa place **d'éternel adolescent**.

Dans le même ordre d'idée, la polygamie considérée comme la panacée du machisme dans la culture arabo-islamique, me semble d'un point de vue psychologique, l'expression de l'incapacité de l'homme à faire le deuil de sa mère. Quelle meilleure façon y a-t-il de dire aux femmes: « qu'aucune femme ne pourra égaler ma mère puisque je peux en toute légitimité multiplier l'épouse alors que la mère je n'en ai qu'une seule. Elle est unique».

Puisqu'elle ne peut rivaliser avec la belle mère, l'épouse doit développer dans sa relation avec elle, une stratégie de soumission. La soumission de l'épouse vécue dans la douleur et dans l'étouffement de sa personnalité, est une stratégie d'intégration dans la famille d'accueille. Et surtout l'obéissance sera son ticket d'accès à la maternité. Elle prendra acte pour l'avenir et l'avenir c'est enfanter un fils à qui elle s'attachera faute de pouvoir s'attacher à l'homme qu'elle a épousé parce qu'il n'était pas libre, étant lui-même sous l'emprise d'une autre femme.

Le fils est le seul mâle qu'elle n'a jamais eu. Dans son enfance le père faisait défaut. Mariée, l'époux est distant. Le fils est le garant de sa valeur et son statut. Il grandira dans le discours de la dévalorisation et de l'affront continual subis par la mère, de la grande résistance à la

souffrance tout au long de son mariage, uniquement pour assurer la vie et l'éducation des

enfants. Ces derniers deviennent le lieu de la souffrance maternelle, le lieu où elle dépose ses malheurs, son assujettissement passé et présent. Elle leur assigne pratiquement à les porter. L'enfant devient une pièce maîtresse du mélodrame de sa mère. La mère transmet à l'enfant l'image d'une maternité comme étant une étape de grand sacrifice.

Mais d'un sacrifice dont la cause ne sont pas les auteurs de sa mal vie mais de celui qui n'a rien demandé c'est à dire l'enfant. « Je ne suis restée avec votre père qu'à cause de vous (enfant) ou « si ce n'était pas vous il y a longtemps que je serais partie ». Cette expression si répandue exprime bien que la vie d'une mère est d'accompagner son enfant tout au long de sa

formation jusqu'à son accomplissement à l'âge adulte au détriment de sa personne et de sa vie. L'âge adulte est vécu par l'homme comme une prise d'une position valorisée dont le principal agent est la mère. Le bénéfice tiré est vécu comme quelque chose qui arrive grâce à elle. Il faut donc lui rendre grâce. L'éducation de l'homme se fait dans la **dette** envers sa mère. Adulte il doit **réparer**. Tel est me semble-t-il le sens de

la culpabilité que tout homme ressent vis à vis de sa mère. Le fort lien unissant l'homme à sa mère tire sa force de ce sentiment pénible. C'est ce ressentiment qui empêche l'adulte à s'autonomiser, à s'individualiser, à se distancer et le pousse à rester dans la dyade et par delà cette dyade dans le clan

familial. La culpabilisation s'inscrit dans le projet de la mère qui est un

projet d'emprise sur les enfants.

Devenir un homme adulte c'est apprendre à être autonome. Freud le souligne au début de son texte sur le roman familial des névroses (1909) « l'individu au cours de sa croissance se

détache de l'autorité de ses parents. C'est un des effets le plus nécessaire mais aussi la plus douloureuse du développement ».

Le destin du petit homme, comme d'ailleurs destin de toutes les créatures animées, est de se séparer des êtres qui l'ont créé et en premier lieu sa mère. C'est justement cette séparation qui

est interdite dans la culture arabo-musulmane. On ne saurait donc suffisamment insister sur cette relation privilégiée de la mère au fils qui prime tous les autres types de relations

interpersonnelles au sein du groupe. La mère en constitue le pivot et l'épicentre de la vie. Cet attachement excessif à la mère est la cause de **l'immaturité affective** de l'immense parti de la

population masculine qui se voit ainsi condamner à une **adolescence interminable**. En psychologie, on a beaucoup écrit sur le rôle de la fonction du père dans la structuration

psychique d'un individu. La mère est la grande oubliée. L'importance de son rôle est loin d'être négligeable dans les pays de culture arabo-musulmane où paradoxalement la domination masculine est manifeste. Mais c'est une domination qui s'apparente beaucoup au théâtre où les comédiens (les hommes) sont en scène lorsque le metteur en scène (la mère) est derrière la scène. C'est sa partie cachée, c'est sa partie sacrée. C'est pour reprendre un concept de Freud qui est sa découverte majeur son inconscient. D'ailleurs dans la langue arabe il existe un terme qui signifie à la fois sexe, femme, mère, fille, soeur. C'est le terme Harim d'où est passée dans la langue française le mot bien connu harem. Il signifie aussi voile, sacré, l'interdit, la Mecque. Ce seul mot réunit donc les principales valeurs que l'homme doit porter et qu'il doit défendre. Son estime de soi dépend d'elles à tel point qu'on peut dire à la seule lecture de ce mot qu'elle est fondée sur un féminin secret et sacré qu'il faut défendre.

Dans une société où la femme est un être mineur, la maternité devient la stratégie privilégiée de glisser d'une position de dominée à une position de dominatrice d'hommes. L'adage « tel est pris celui qui croyait prendre » résume assez bien la situation de l'homme pris au piège de son attitude envers la femme. Homme par opposition au féminin mais surtout enfant de sa mère, il assure la légitimité de sa mère. Ce qui est important dans ce trajet parcouru aussi bien par l'homme que par la femme, au delà de la question qui nous préoccupe, est que le sujet n'est jamais défini par lui-même mais plutôt par la place occupée et son rôle assignée socialement. L'identité collective d'un individu prime sur son identité personnelle

Le combat que mènent les femmes pour leur autonomie, pour que leur soit reconnue le statut d'être responsable d'elles mêmes, est aussi un combat des hommes. Reconnaître une maturité juridique et sociale aux femmes de ce pays c'est par ricochet faire accéder l'homme à **une maturité affective et caractérielles**.

Conclusion: Vivre c'est changé

Nous devons consacrer notre conclusion à la situation actuelle de la femme prise entre d'un côté la part de l'héritage de l'islam et des traditions et d'un autre côté les réalités nouvelles du temps présent et à venir. A bien des égards la condition de la femme en Algérie révèle un attachement à tout l'héritage culturel musulman qui s'est ancré à travers les siècles dans le comportement social. Cette condition est historique. Elle tire son origine d'un passé qui ne cesse pas d'être présent. Or, dans la vie humaine, on passe d'un état à un autre, d'une conception à une autre, d'une représentation à une autre, d'une identité à une autre. Cette

succession à la fois vitale et fondamentale d'un point vers un autre montre que la vie humaine est toujours un entre-deux. Cet entre-deux est le mouvement que chacun d'entre nous, chaque institution, chaque société doit faire dans son évolution naturelle. En conséquence dans le même temps où une société produit une représentation de la condition des personnes qui la composent, définit leur place et leur identité, elle doit accepter de les perdre (de se désidentifier en quelque sorte) pour aller ailleurs, passer à une autre identité. L'identité d'une personne, d'un genre, d'un groupe, d'une société une fois installée ne se perd pas seulement à cause de l'autre, du différent, de l'étranger mais elle se perd surtout à cause de l'indispensable évolution. Le «je est un autre» écrivait Arthur Rimbaud. Cette phrase annonçant l'exil, l'émigration de soi vers un nouveau soi jusqu'à devenir un autre soi même, un étranger à soi trouve ici son plein sens.

L'identité n'est pas l'identique.

Elle n'est pas un état statique. Elle n'est pas une représentation immuable. C'est au contraire un processus. Comme tout processus, un phénomène change et se transforme. Si nous considérons le changement comme constitutif de l'altérité, d'un autre différent de l'origine, nous devons reconnaître que chaque genre, chaque représentation, dans le même temps où ils sont les mêmes, ils connaissent une évolution jusqu'à en paraître étranger à cette origine, où ils deviennent étrangers à eux-mêmes du fait du changement simplement normal de la vie et non pas de l'intrusion de l'étranger.

Accepter de changer c'est accepter de passer d'un état à un autre, de l'ancien au nouveau, du connu à l'inconnu, de l'intérieur à l'extérieur, de son territoire à l'expatriement. Une simple comparaison entre la situation de la femme actuelle et celle d'il y a à peine trente ou vingt ans permet de relever des faits essentiels qui favorisent une extension de l'activité des

femmes vers des activités qui se rapprochent des occupations masculines. Cet ensemble de faits nouveaux, tend à élargir le cercle des intérêts des femmes, à les faire accéder à d'autres préoccupations que celles d'ordre strictement familial et qui sont incontestablement autant de signes d'une évolution. Le travail professionnel des femmes est très largement accepté aujourd'hui. N'est-il pas admis de nos jours qu'un nombre croissant de femmes exerce des professions qui impliquent des responsabilités sociales importante? Des femmes ne

participent-elles pas à la vie publique, aux organisations politiques, professionnelles, y assurent de hautes fonctions? Le travail à l'extérieur des foyers n'est-il pas considéré par la femme comme un moyen d'assurer son indépendance matérielle et morale? N'a-t-il pas entraîné une évolution dans la manière dont elle se conçoit en tant que personne? N'y a-t-il pas un nombre de plus en plus crassant de jeunes femmes qui poursuivent de longues études? Les statistiques montrent que les garçons ont moins tendance que les filles à faire des études supérieurs. Ils ont plutôt tendance à développer des compétences sociales (l'affairisme) parce qu'elles sont sources de gains faciles et de prestige sociale. Ainsi la proportion des étudiants du supérieur tend vers une inversion des rapports au profit du sexe féminin. Il y a de plus en plus de femmes qui participent à la vie économique dans l'espace public.

Comparer à un passé récent cette nouvelle image de la femme est tellement visible qu'on peut parler de recomposition identitaire

Bibliographie

- CROZIER M., FRIEDBERG E. (1977), *L'acteur et le système*, Paris, Le Seuil.
- FREUD S. (1973), *Le roman familial des névroses*, Paris, P.U.F.
- HERITIER F. (1996), *Masculin/ Féminin*, Paris, Odile Jacob.
- KHAMLICHI B. (1986), *La situation juridique de la femme musulmane et l'effort d'interprétation personnelle (Ijtihad)*, in *horizon maghrébin*, n° 7/8, Toulouse, Le Mirail
- MERNISSI F. (1983), *Sexe, Idéologie, Islam*; Ed. Tierce.
- PIAGET J. (1974), *La prise de conscience*, Paris, P.U.F.
- ROHEIM G. (1970), *Héros phalliques et symboles maternels dans la mythologie australiennes*, Paris, Gallimard.
- VERNANT J.P., VIDAL-NAQUET P. (1972), *Mythe et tragédie en Grèce ancienne*, Paris, Maspéro.